

PAUL  
**ELUARD**

Violaine  
Vanoyeke



Biographie

RJ



DU MÊME AUTEUR

- L'Art aux yeux pers*, Le Cherche-Midi, 1980, poésie. Prix Jean Christophe.
- Torrent*, R.E.M., Lyon, 1983, poésie. Album avec interprétation au piano de Violaine Vanoyeke.
- L'Harmonie et les arts en poésie*, Monaco, 1985, anthologie.
- Le Mythe en poésie*, Monaco, 1986, anthologie.
- Cœur Chromatique*, R.E.M., Lyon, 1986, poésie. Album avec accompagnement musical interprété au piano par Violaine Vanoyeke. Interprétations des textes avec Dominique Paturel.
- Clair de Symphonie*, J. Picollec, 1987, roman.
- Messaline*, Robert Laffont, 1988, roman. Traduit en espagnol, portugais, grec, coréen, bulgare, polonais.
- Le Druide*, Sand, 1989, roman.
- Au bord du Douro*, Lizier, Luxembourg, 1989, poésie.
- Les Louves du Capitole*, Robert Laffont, 1990, roman. Prix littéraire de l'été 1990. Traduit en espagnol.
- Le Crottin du diable*, Denoël, 1991, roman, Prix de l'association de l'assurance et des banques 1992.
- Les Bonaparte*, Critérim, 1991, histoire.
- La Prostitution en Grèce et à Rome*, Belles Lettres, 1990, histoire. Traduit en espagnol.
- La Naissance des jeux Olympiques et le sport dans l'Antiquité*, Belles Lettres, 1992, histoire.
- Les Grandes Heures de la Grèce antique*, Perrin, 1992, histoire.
- Les Sévères*, Critérim, 1993, histoire.
- Les Schuller*, Presses de la cité, 1994, roman.

DISCOGRAPHIE

- Beethoven, Debussy, Chopin*, R.E.M., Lyon, 1983, Violaine Vanoyeke, piano.
- Chopin, Debussy, Schumann*, R.E.M., Lyon, 1986, Violaine Vanoyeke, piano.



VIOLAINE VANOYEKE

PAUL ÉLUARD

Le poète de la liberté

*biographie*

1180

ÉDITIONS JULLIARD  
20, rue des Grands-Augustins  
75006 Paris

DL - 5 AOUT 95 19947

Les extraits de poésie de Paul Éluard ont pour référence les tomes I et II des Œuvres complètes de la Pléiade, commentées par Marcelle Dumas et Lucien Scheler, Gallimard, 1968.



© Éditions Julliard, 1995.

REMERCIEMENTS

À Philippe

Mes remerciements vont à Claude Bédard, à Paul  
Séphère et à Dominique Gagnon, à Claude Gagnon, à  
Changfier et à Marie-Anne, Marie-Christine, à  
Suzanne, à Pierre Duro, à Suzanne, à Claude Gagnon,  
André Sté, à François Thibault, à Mathieu Gagnon,  
Serge, à Patrick, à Paul-André, à Monique, à  
Luc Bédard, à Georges, à Marie-Christine, à  
L'Assommoir, à Charles Le Gendre, à Marie-Christine,  
Chère Dieu, à Marie-Anne, à Claude Gagnon, à  
maître de Saint-Denis, aux enseignants de la  
Jugues-Duro, à l'Association des parents, à  
Lucien Schelke, aux élèves, à Marie-Christine,  
Marie-Christine, à Pierre et Marie-Christine,  
Paul Bédard et de Gédé.

Je tiens aussi à remercier Françoise Gagnon, à  
Marie-Anne Bédard, qui ont été mes amis, qui ont  
été que Paul Bédard et moi, en 1971. C'est à eux que  
j'ai écrit les lignes suivantes et qui ont été mes amis,  
mes amis de tous les jours.

95-543345-38867

THE UNIVERSITY OF MICHIGAN LIBRARY

1957

UNIVERSITY MICROFILMS

## REMERCIEMENTS

*Mes remerciements vont à Colette Seghers et à mon ami Pierre Seghers, à Dominique Desanti, à Claude Roy, à Gilles Martin-Chauffier et à Mme Annette Martin-Chauffier, à mon ami Philippe Soupault, à Pierre Daix, à Eugène Guillevic, à Robert Sabatier, à André Stil, à François Nourissier, à Madeleine Riffaud, à Arnault Spire, à Patrick Apel-Muller, à Marcel Mouloudji, à Jean Tardieu, à Luc Decaunes, à Georges Emmanuel Clancier, à Jean L'Anselme, à Charles Le Quintrec, à Jean-Louis Barrault, à Cicero Dias, à Mme Edmonde Charles-Roux, au conservateur du musée de Saint-Denis, aux responsables de la bibliothèque Jacques-Doucet, à l'Association des amis de Victor Hugo, à Lucien Scheler, aux éditions Gallimard et, bien entendu, à Mme Cécile Éluard et à Pierre et Michel Dreyfus, petits-fils de Paul Éluard et de Gala.*

*Je tiens aussi à remercier François Bourin, mon éditeur, et Marie-Anne Bernard qui ont respecté mes choix. J'ai voulu en effet que Paul Éluard se révèle au fil de ces pages aussi bien à travers les lignes consacrées à sa vie qu'à travers ses poèmes, miroir fidèle de son âme.*

## REMERCIEMENTS

Les remerciements vont à Claude Sérès et à son club Pierre  
Sérès, à Dominique Desant, à Claude Roy, à Gilles Martin  
Chagnier et à Mme Annette Martin-Chagnier, à son club Philippe  
Sérès et à Pierre Dax, à Eugène Guilleux, à Robert Sérès, à  
Jean-Jill, à François Mourier, à Madeleine Riffard, à Anne  
Sérès, à Patrick Abel-Miller, à Marcel Théron, à Jean-Louis  
à Luc Descombes, à Georges Emmanuel Charrier, à Jean  
L'Abbe, à Charles Le Guinnec, à Jean-Louis Serault et  
Claude Roy, à Mme Edmonde Charrier-Roux, au conservatoire de  
musique de Saint-Denis, aux responsables de la bibliothèque  
de Saint-Denis, à l'Association des amis de Pierre Sérès, à  
Lecteur Sécher, aux éditions Guilleux et son service à  
Paris (Pierre Sérès et à Pierre et Michèle Serès) pour leur  
fidélité et de Dieu.

Je tiens aussi à remercier l'éditeur pour son accueil et  
pour son accueil qui ont respecté mes choix. J'ai voulu ce  
livre que Pierre Sérès se réveille au fil de ces pages mais sans  
travaux les lignes conservées à sa vie qu'il donnera son premier  
volume dédié de son club.

## LES ASCENDANTS DE PAUL ÉLUARD

La franchise absolue, moyen d'originalité.

CHARLES BAUDELAIRE, *Fusées*

La poésie ne rythmera plus l'action ;  
elle sera en avant.

ARTHUR RIMBAUD, *Lettres dites du voyant*

Un poème est l'image même de la vie  
exprimée, dans son éternelle vérité.

SHELLEY, *Défense de la poésie*

La fonction sociale, moyen d'organisation.

CHANGEMENTS NATURELS, L'ACTION

La poésie ne s'efface pas l'action;

elle sera en avant.

CHANGEMENTS NATURELS, L'ACTION DANS LE MONDE

La poésie est l'unique moyen de la vie

expérimentale, dans son domaine vital.

CHANGEMENTS NATURELS, L'ACTION DANS LE MONDE

I

LES ASCENDANTS DE PAUL ÉLUARD

*Une famille originaire du Perche*

*Souviens-toi du Château des pauvres  
De ces haillons que nous traînions  
Et vrai nous croyions pavoiser  
Nous reflétions un monde idiot  
Riions quand il fallait pleurer  
Voyions en rose la vie rouge  
Absolvions ce qui nous ruinait<sup>1</sup>*

Tel est le tableau que brosse Paul Éluard dans *Le Château des pauvres*.

C'est pendant le tirage du numéro des *Cahiers du Sud*<sup>2</sup> dans lequel paraissait ce poème que Paul Éluard mourut. Le château du poète a une caractéristique essentielle : les pauvres s'en échappent grâce à la « longue chaîne » qui les unit et les conduit vers la lumière où ils peuvent s'aimer en toute liberté. S'il s'agit là d'un message d'espoir général, on ne peut oublier ce que Goethe disait : « Tout poème est de circonstance », ni ce qu'écrivait Éluard pour compléter cette pensée : « Pour qu'un poème de circonstance se

1. O.C., t. II, p. 703.

2. *Cahiers du Sud*, 1952, 2<sup>e</sup> semestre, n° 314, p. 28-42, avec en note : « C'est pendant le tirage de ce numéro que nous apprenons la mort du poète. Il nous avait envoyé le texte magnifique qu'on vient de lire le jour de son entrée dans une Nuit qui devait le garder. Mais il n'est pas de nuit qui puisse garder Paul Éluard. Aujourd'hui notre douleur est seule. Elle ne saurait dire le désert que nous découvrons dès que se tait la voix la plus haute, la plus généreuse de notre temps, qui nous semblait indispensable à la poésie et à l'homme. »

transporte du particulier au général [...], il est nécessaire que les circonstances s'accordent avec les plus simples désirs du poète, avec son cœur et son esprit, avec sa raison. [...] La circonstance extérieure doit coïncider avec la circonstance intérieure comme si le poète lui-même l'avait produite<sup>3</sup>. » Aussi cette vieille ferme du Périgord, séjour des pauvres, qui inspira Éluard à la veille de sa mort n'est-elle pas sans point commun avec ces vieilles fermes où travaillèrent les Éluard, ascendants du poète.

*Hier il y a très longtemps  
Je suis né sans sortir des chaînes  
Je suis né comme une défaite  
Hier il n'y a pas longtemps  
Je suis né dans les bras tremblants  
D'une famille pauvre et tendre  
Où l'on ne gagnait rien à naître  
On parlait bas comprenait sourd  
Ma famille est née de l'oubli  
D'un peuple d'ombres sans reflets<sup>4</sup>*

La famille Éluard semble originaire du Perche. Un Louis Éluard était journalier à Margon, au lieu dit l'Espérance (cf. Arbre généalogique p. 435). Son fils François, né en 1782, était domestique de labour (valet de ferme) au lieu dit la Girardière. François épousa en 1807 une jeune fille de seize ans parce qu'elle était enceinte de lui. Elle lui donna dix enfants dont quatre moururent peu après leur naissance. A trente ans, gouverneur aux Pautières, c'est-à-dire fermier d'un train de ferme dont il n'était pas propriétaire, François Éluard ne gagnait pas de quoi faire vivre une si grande famille. Si ses deux filles et l'un de ses garçons se marièrent et s'établirent dans le Perche, ses trois autres fils partirent travailler ailleurs. Louis François Éluard, le quatrième enfant de François, qui était né en 1815 tout près de Nogent-le-Rotrou et qui, à en croire ses papiers militaires, mesurait un mètre soixante-huit, avait des cheveux et des sourcils noirs, des « yeux roux » et un « nez beau », se vendit comme remplaçant en 1834 et remplit ses obligations de hussard avec dignité. De 1840 à 1847, il participa à sept

3. Épigraphe à *Poèmes pour tous* (1952), O.C., t. II, p. 646, et *La Poésie de circonstance*, O.C., t. II, p. 931.

4. *Poésie ininterrompue, Ailleurs ici partout*, O.C., t. II, p. 665.

campagnes en Algérie dans les chasseurs d'Afrique. Il quitta l'armée en septembre 1850 à Bourgoin-Jallieu, sa future femme, Rose Julie Riche (mal orthographié dans quelques actes en « Leriche »), étant enceinte de trois mois. Il l'épousa deux mois plus tard à Fontainebleau. L'acte de mariage précise qu'ils étaient alors tous deux « domestiques ».

Née en 1816<sup>5</sup>, Rose Julie était originaire de Novion-le-Comte, dans l'Aisne. On retrouve la trace du couple dans les archives de l'hôtel de ville de Saint-Denis. Louis François y déclare le 16 mars 1851 la naissance de sa fille Julie Française devant deux témoins : un boulanger et un jardinier. Pourquoi les Éluard avaient-ils choisi Saint-Denis ? Comment et où s'étaient-ils rencontrés ? Étaient-ils à la recherche d'un emploi ? Ces questions restent pour nous sans réponse.

Leur seconde fille, Léontine, naît en janvier 1853. Les Éluard habitent alors 82, rue de Paris. L'enregistrement de cette naissance est fait devant deux nouveaux témoins : un marchand de fromages et un perruquier de la rue Compoise. Malheureusement, la maladie (diphthérie ou typhoïde) va frapper cette famille : Julie meurt le 14 décembre à 18 heures et Léontine le 15 décembre à 6 heures. Rose Julie se souviendra toujours du corbillard des pauvres emmenant ses deux fillettes, mais elle souhaite très vite de nouveaux enfants. Elle accouche en octobre 1854 de Madeleine Ernestine Marie, et, le 22 février 1856 de Marie Eugénie Félicie, sous le prénom d'Eugénie qu'elle préfère à Rose Julie et qui lui rappelle l'impératrice. Marie, Eugénie, Félicie, sera la grand-mère maternelle de Paul Éluard.

Dix-sept ans plus tard, Louis François habite toujours la commune de Saint-Denis près du fort du hameau de La Briche. Il porte sur les actes le titre de contremaître alors qu'il est simple concierge à gages sur les listes électorales. Le 16 septembre 1873, Félicie se marie avec Auguste Alcide Cousin, né le 23 février 1851 à Châteauneuf-en-Thymerais, en Eure-et-Loir, d'un limonadier, Louis Frédéric Prosper, et de son épouse, Célestine Aspasia Chiffard. Auguste Cousin est représentant de commerce au 82, rue Compoise à Saint-Denis. Si Louis François Éluard assiste au

---

5. Ou en 1814 d'après le recensement de 1891, qui lui donne alors soixante-dix-sept ans.

mariage, le père d'Auguste Cousin ne quitte pas Blévy, en Eure-et-Loir, et donne son consentement par acte notarié. La mère d'Auguste Cousin étant déclarée absente, l'oncle d'Auguste, Clovis Cousin, propriétaire à Pontoise, témoigne pour son neveu. Deux amis servent de témoins à Félicie.

Une fois marié, le couple s'installe 9, rue Dezobry. Le 25 octobre 1874, Félicie accouche de Jeanne Marie Cousin, qui sera la mère de Paul Éluard, et, deux années plus tard, à vingt ans, de Léopold Alcide. Leur troisième enfant, Lucie Eugénie (la tante Nini), naît en 1879 au hameau de La Briche chez Louis François Éluard. Son père, alors représentant de commerce, la déclare à Épinay. Mais deux ans plus tard le recensement de 1881 qui enregistre la présence de sa femme et des trois enfants à La Briche ne relève pas le nom d'Auguste Cousin. Pour quelle raison ?

Louis François Éluard meurt en mai 1884. En 1886, les Cousin, Auguste compris, habitent à Coquenard, un quartier d'Épinay. La situation d'Auguste semble moins florissante : de représentant de commerce, il est devenu journalier. Le ménage connaît des déchirements : pendant cinq ans, Auguste laisse sa femme et ses enfants seuls. Le recensement de 1891 fait au numéro 24 de l'avenue de Paris à Épinay note : « Éluard Eugénie, mère, soixante-dix-sept ans ; Cousin Félicie, trente-cinq ans, journalière, chef de famille ; Cousin Jeanne, seize ans, couturière, fille ; Cousin Eugénie, douze ans, fille ; Éluard Hélène, treize ans, fille. » Une existence que l'on peut aisément imaginer dure et éprouvante pour une femme seule, simple journalière, qui compte à sa charge une vieille femme et trois enfants. Qu'est-ce qui sépara Auguste de Félicie ? Était-il alcoolique, dépensier, joueur, coureur de jupons, brutal, paresseux ? Était-elle difficile à vivre ? S'il semble s'être séparé à plusieurs reprises (peut-être vers 1880 puis de 1886 à 1891), le couple se retrouve. En attendant, Félicie doit assurer la subsistance de sa famille même si son aînée gagne sa vie et si son fils de quatorze ans Léopold est en apprentissage loin de chez lui...

Le recensement de 1891 mentionne une Hélène Éluard. On peut imaginer qu'il s'agit d'une nièce de Félicie, fille hors mariage de sa sœur Madeleine dont on ne retrouve trace dans aucune archive, à moins qu'il ne s'agisse d'un autre membre de la famille.

Malgré la lourdeur de la tâche, Félicie se désespère de voir son aînée, apprentie couturière, ne rentrer chez eux que le dimanche.

« Quand tu étais chez nous, lui écrit-elle, je t'ai fait bien des misères, je n'ai pas su reconnaître ta bonté tu étais le soleil maintenant c'est l'ombre pardon ma Jeanne, aime ta pauvre mère<sup>6</sup>. »

Quelques mois plus tard, pendant l'hiver 1893, Félicie tombe malade. Le curé diagnostique d'abord une bronchite. Il s'agit en fait d'une phtisie. Félicie écrit à sa fille :

*Ma bonne petite Jeanne*

*Je viens recevoir ta lettre dans mon lit et je réponds de même car je me lève le moins possible car aussitôt j'ai des frissons ne te tourmente pas je suis toujours au même but mais j'espère que ça ira mieux car ne pouvant trouver un médecin il m'est venue un qui vaut tout l'or du monde et ne c'est pas fait attendre. C'est le curé d'Épinay il vaut mieux que tout Épinay a lui seul il a su tout de suite ce que je devais éprouver et ne c'est trompé en rien. Il a dit que j'avais beaucoup trop tardé pour me mettre au lit c'est une bronchite très compliqué il n'a rien voulu mordonner avant d'avoir vu un médecin qui doit venir mercredi mais en attendant veut que je mette desuite de la teinture d'iode Maman est partie à Saint-Denis en chercher mais pas exprès ; que je ne boive pas tant de tisane que ça et rien c'est pareil mais beaucoup de lait Enfin il n'a pas fait comme beaucoup qui vous nourrissent de conseil il ma donné deux francs et il ne ma pas embetté. Victorine est venue hier elle te dit bien des choses elle était venue il a mardi 8 jours mais j'étais partie pour travailler avec Nini.*

*En parlant de travaille ça va bien mal Hier elles étaient toutes réunies pour se mettre en grève C'est honteux le plus que l'on gagnée ne vas à 9 sous par jour Elles étaient bien décidées Le Directeur les a décidé a attendre les grands patrons samedi tu vois comme sa va bien.*

*Ma Jeanne ne te tourmente pas à la moindre allerte on te le dirait mais je ne crains pas. O ma chérie si tu étais là comme je serais mieux tu ne me donnerait pas deux fois du mangé pourri dans la même journée Si tu étais là j'aurais pas une brique 3 heures après lavoire demandée. Ah si tu étais là enfin ne te tourmente je t'embrasse mille et mille je me fatigue, j'arrette.*

*Ta pauvre grand-mère fait ce qu'elle peut mais sa n'est pas toi.*

---

6. Les lettres sont reproduites sans corrections d'orthographe ou de ponctuation. (Collection Cécile Éluard.)

*Ta mère qui t'aime de tout son cœur. Cousin.*

Quand le printemps revient, Félicie, au plus mal, écrit le 5 avril à Jeanne :

*Il faut prendre beaucoup de courage car tu pourrais un jour ou l'autre recevoir une mauvaise nouvelle. Car je souffre trop il a pas a dire un jour assez bien et le reste crevée au trois quart édemie*

.....  
*C'est probablement la trop grande nourriture les grands soins enfin mercredi aujourd'hui nous avons trente sous pour jusqu'à samedi enfin*

*Je t'embrasse bien fort et voudrait bien t'avoir ma pauvre petite tache de venir dimanche Nini emporte ta lettre en allant travailler*

*Je ne puis plus au revoir mille baisers ta mère. Cousin.*

Félicie est affamée. Comment nourrirait-elle une famille avec trente sous pendant trois jours ? Elle meurt le 11 avril à trente-sept ans en confiant ses enfants à sa mère de soixante-dix-neuf ans.

Lucie Eugénie se marie à seize ans avec Adolphe Lavidière, batelier, et Jeanne à vingt ans. N'est-ce pas là le seul moyen d'échapper à la pauvreté ? Jeanne, qui réside alors 55, avenue de Paris, épouse donc à Épinay-sur-Seine le 6 octobre 1894 un employé du nom de Clément Eugène Grindel qui habite 21, rue Catulienne à Saint-Denis. Auguste Cousin, qui est devenu représentant de commerce à Nogent-sur-Marne, préfère ne pas assister au mariage ; il se contente de donner son accord par-devant notaire. Jeanne ne le lui pardonnera pas, comme elle ne lui a pas pardonné non plus d'avoir abandonné sa mère. Seul Léopold le rejoindra à Nogent et travaillera auprès de son père négociant en vins et en cidres. Eugénie et Jeanne refuseront de le revoir, si bien que leurs enfants — dont Paul Éluard — ne connaîtront jamais leur grand-père.

### *Les parents de Paul*

Jeanne Cousin et Eugène Grindel ont en quelque sorte grandi ensemble puisque la famille Grindel habite au 10, rue Dezobry, en face de chez les Cousin. Leur mariage a été retardé par le service militaire que Clément Eugène a fait au 31<sup>e</sup> d'infanterie de Melun

puis par le décès de Félicie, qui bouleverse Jeanne, contrainte de surcroît à observer une période de deuil. Elle aime depuis longtemps ce Clément Eugène robuste et de belle allure, « au visage ovale rayé d'une moustache fournie, de un mètre soixante-treize, aux cheveux et aux sourcils blonds, aux yeux bleus, au front ordinaire, au nez fort et au menton rond ». Appréciant la bonne table, Grindel a tendance à l'embonpoint.

Jeanne est heureuse de son mariage. Vive et futée, elle reste malgré son jeune âge irréprochable et intransigeante sur les règles de conduite. Une profonde tristesse se lit parfois dans son regard aux yeux ronds ouverts sur la vie quand elle se souvient de son enfance. Elle gardera toute sa vie ce souvenir douloureux d'une période difficile qui l'a fait entrer dans l'existence par la petite porte de la pauvreté. Cette langueur, elle la communiquera à ses enfants même si son mariage la contente. Certes, Clément n'est guère riche. Il est anticlérical et socialisant, mais il est courageux, amoureux, honnête, généreux et réfléchi. La grand-mère Éluard est satisfaite elle aussi de voir sa petite-fille heureuse et Eugénie mariée. Elle meurt en 1899 sans savoir qu'un jour son arrière-petit-fils décidera de porter son nom et de le rendre célèbre.

En entrant dans la famille Grindel, Jeanne est bien accueillie. On la juge à raison pieuse et travailleuse. Elle comprend que son malheureux destin s'achève. Si la famille Grindel n'est en effet guère argentée, elle est aussi organisée que les Éluard sont solitaires et brouillons, aussi solide que les Éluard sont fragiles et versatiles. Les ouvriers Grindel s'aident entre eux, se serrent les coudes, ne rechignent jamais au travail, gardent un esprit sain, refusent de courber la tête et se montrent qualifiés et efficaces.

L'arrière-grand-père d'Éluard, François Barnabé Grindel, était né à Fécamp en 1793, de Marthe Duë, de Montivilliers (près du Havre), et de François Grindel, tailleur d'habits dans la ville de sa naissance. Il avait un jumeau au nom éloquent de César Bienvenu. François Barnabé Grindel avait pris la succession de son père et s'était marié à Ignanville en 1814 avec Adélaïde Lecoq. Albert François, le grand-père de Paul Éluard, était le dernier de leurs enfants. Lui aussi était né à Fécamp, en janvier 1836. Veuf l'année suivante, François Barnabé s'était remarié en 1840 et avait laissé son commerce quelques années plus tard à son fils Oscar pour se retirer dans la ville natale de sa première épouse. Albert François

était devenu apprenti dès le plus jeune âge et avait exercé ses talents de mécanicien dans le port de Gonfreville-l'Orcher. Puis il s'était marié sous contrat avec Marie Eugénie Salahum, fille d'un contremaître, avec pour témoins son frère tailleur, un instituteur et le directeur du laminoir où travaillait le père de sa fiancée. Le couple avait eu neuf enfants : deux filles, Albertine et Adèle, et deux garçons, Henri et Albert Léon, nés à Gonfreville, suivis de Charles Eugène et d'Eugène Paul, nés à Saint-Denis, eux-mêmes suivis de Clément Eugène, né à Thiverny le 20 mars 1870 et futur père de Paul Éluard, d'Émile et de Blanche Julie. Car les grands-parents Grindel n'avaient pas vécu toute leur vie à Gonfreville. Dès 1866, ils s'étaient tout d'abord installés au 27, rue de la Charronnerie, à Saint-Denis, où Charles Eugène était né en 1867, puis 48, rue Compoise (où Eugène Paul était né en 1869).

Il n'est guère étonnant que les grands-parents de Paul Éluard aient choisi d'habiter Saint-Denis, dont les résidents avaient délaissé peu à peu la teinture et le lavage de la laine, la vente des moutons, le blanchissage des toiles et l'impression des tissus pour des activités industrielles plus lucratives. Les laminoirs de plomb ou de zinc y côtoyaient les minoteries et les distilleries.

Le grand-père de Paul avait dû travailler aux Ateliers et Chantiers de la Loire, à la Compagnie française des métaux ou à la Compagnie générale de construction, trois gigantesques laminoirs qui employaient en tout deux mille cinq cents ouvriers. En revanche, leur départ pour Thiverny, à côté de Pontoise, reste un mystère. La grand-mère de Paul Éluard avait-elle voulu se rapprocher de sa région ? Albert François avait-il cherché à fuir la guerre avec la Prusse ? Le grand-père Grindel avait regagné Saint-Denis dès 1878. La famille au complet avait habité 10, rue Dezobry puis 23, rue du Port. L'environnement y était certes plus actif qu'à Thiverny, mais aussi plus triste. Les enfants Grindel avaient poussé près du canal aux eaux éternellement grises et de la gare bruyante.

Si le sort s'était soudain montré cruel envers Charles Eugène, qui était mort à dix ans, Albertine avait épousé son cousin Henri Salahum en 1879, et Adèle le cordonnier Ganny en 1880. Henri était devenu tourneur, Eugène Paul ajusteur, Albert Léon corroyeur et Clément Eugène comptable après le décès de son père, assassiné à cinquante et un ans par des voleurs qui convoitaient sa paye. Henri avait épousé une couturière d'origine alsacienne en

1890, dont il avait eu Lucienne, Albert une marchande de parfums en 1886, dont il avait eu deux filles avant son divorce en 1898. Clément avait vécu avec leur mère et avec son frère Paul rue Catulienne jusqu'à ce qu'il épousât Jeanne Cousin.

## II

### L'ENFANCE DE PAUL ÉLUARD

#### *Les années à Aulnay-sous-Bois*

Tout juste mariés, Clément et Jeanne s'installent 41, boulevard de Châteaudun dans un appartement modeste, face à l'école de Saint-Denis. C'est là que le 14 décembre 1895, à 11 h 45 exactement, naît Eugène Émile Paul Grindel (Paul Éluard). Son oncle Paul contresigne le registre d'état civil. Un an plus tard, le couple élit domicile au 17, rue du Chemin-de-Fer dans un immeuble bourgeois de trois étages juste derrière l'église. Quelles sont alors les idées politiques des Grindel tandis que les ouvriers métallurgistes, plutôt blanquistes, choisissent comme maire Albert Walter, antimilitariste et anticlérical, qui réclame des aides sociales et un assainissement des quartiers insalubres ? En face des blanquistes se dressent les guesdistes, les boulangistes et les anarchistes. Sans être militants, les Grindel sont probablement blanquistes. Clément s'intéresse de près aux coopératives de consommation et de prévoyance qui déplaisent aux guesdistes. Cinq coopératives portent haut le flambeau : Les Imitateurs de l'abeille, La Fraternelle, Les Persévérants, L'Avenir social et La Dionysienne, fondée en 1888, qui fournit à ses adhérents du pain à des prix compétitifs. Clément y tiendra la comptabilité en 1908.

Il n'est pas question alors de baptiser le petit Paul même si Jeanne est catholique. Mais alors que Paul semble en excellente santé, des médecins décèlent chez l'enfant des symptômes de méningite qui inquiètent ses parents pendant l'hiver 1897. Les médecins y trouveront des années plus tard une explication à ses migraines constantes. Jeanne supplie alors son époux de faire baptiser Paul. Clément cède et Paul est baptisé le 1<sup>er</sup> janvier 1897

dans l'église Saint-Denys-de-l'Estrée. Son parrain est son oncle Émile, et sa marraine sa cousine Mathilde Laurent, fille d'Alber-tine Salahum.

Des années plus tard, Paul n'oubliera pas que sa mère est couturière.

*Enjôleur d'enfants et charmeur d'oiseaux*

*J'attends la venue du printemps*

*La terre est timide et fraîche*

*Les aiguilles de midi*

*Cousent la traîne du matin*

*Je me vois moi ma jeunesse*

*Parmi les couleurs volatiles*

*Des premières végétations*

*Sur les rivages de verdure*

*Où l'eau devient de la lumière<sup>1</sup>.*

Le poète se souvient d'avoir évolué dans un atelier de cousettes dirigé par Jeanne. Car le couple ne reste pas inactif. Il s'organise vite et efficacement. Jeanne se sent une âme de chef d'atelier. Quant à Clément, en voyant le prix des terrains grimper dans le quartier urbanisé de Saint-Denis, il se lance dans la spéculation immobilière. En tant que fondé de pouvoir, il réussit d'abord de fructueuses transactions au profit de ses employeurs, puis il se met à son compte comme lotisseur au tout début du siècle. Il a une trentaine d'années. Il fera une rapide fortune. Dès lors, Jeanne peut tout donner à Paul. Il n'est pas question de lui imposer des frères et sœurs. Finis les clans familiaux où l'on trimait dur pour subsister. Dorénavant, le couple profitera de la vie et Jeanne, la « petite loute », le « petit lapin blanc », préservera sa fragile santé. Finie aussi la ville polluée et sale de Saint-Denis ! Paul ne doit attraper aucune maladie. C'est un enfant si délicat...

Vers 1898, les Grindel déménagent donc à Aulnay-sous-Bois. Clément se fait rayer des listes électorales de Saint-Denis. Ce ne sont plus désormais les maisons crasseuses et les quartiers surpeuplés qui attendent les Grindel, mais de vastes espaces où se mêlent

1. *Le temps qu'il faisait le 14 mars* (*Les Mains libres*, 1937), O.C., t. I, p. 619.

agréablement jardinets et maisons en meulière, squares et parcs. Jeanne s'enthousiasme devant la quiétude du parc Dumont et ses pins qui s'élancent vers le ciel. Comme son frère Paul se marie, Clément prend sa mère chez lui. Elle a soixante ans et elle vivra avec eux jusqu'à sa mort en février 1922. Mais la veuve Grindel, habituée au travail et à être entourée de travailleurs, ne reste pas inactive. Elle surveille Paul avec bienveillance et sévérité, fait la cuisine pour la grande joie de ses enfants, qui apprécient ses plats, jusqu'à ce que la vieillesse la contraigne à plus de modération.

Le pavillon des Grindel est bien situé. Non loin de la gare et de l'école, il termine le boulevard de Gourgues, dans le quartier du Parc. Aussi le loyer est-il élevé. Pour l'alléger, et bien qu'ils gagnent très honnêtement leur vie, les Grindel décident de prendre un pensionnaire. Il s'agit du frère de Jeanne, Léopold Cousin, qui est alors âgé de vingt-quatre ans. Du moins est-ce ainsi que l'on peut expliquer sa présence chez les Grindel lors du recensement de 1901. En 1906, alors que Clément est recensé comme comptable et Jeanne comme (patronne) ouvrière, Léopold n'habite plus avec eux. L'année suivante, ils deviennent propriétaires d'une maison rue du 4-Septembre, au bord du canal et des bois. Ils revendront cette maison en 1910 douze mille francs.

Tandis que son père exploite les terrains vierges des proches régions parisiennes du nord, Paul, surnommé « Gégène » par ses parents, se rend à l'école communale du Parc. C'est un élève sérieux, calme et réservé dont les résultats se trouvent récompensés par un prix d'écriture-calcul-vocabulaire alors qu'il a six ans. Ses parents sont fiers de lui. On a coutume de lui réclamer une récitation pendant les repas familiaux qui réunissent cousins, tantes et oncles le dimanche. Gégène s'y plie à contrecœur et accompagne le clan familial tiré à quatre épingles arborant canotiers pour les hommes et jupes sages pour les tantes en clamant des fables de La Fontaine devant un public admiratif. Des années plus tard le poète se souviendra avec agacement de ces séances ridicules où on lui imposait « d'ânonner *Le Corbeau et le Renard* ou *Le Laboureur et ses enfants* », et, écrira-t-il, « comme j'étais encore très loin de posséder ce fin talent de la diction des vers que chacun m'accorde aujourd'hui, je terminais bêtement et sans contentement, je terminais vite, pour terminer, pour qu'on me fiche la paix avec toutes ces paroles à la queue leu leu pour bons élèves bien sages et légèrement non pensants ».

Chaque jour les miens me fêtaient  
Mais je n'étais à la mesure  
Ni de moi-même ni des grands  
Je n'avais pour but que l'enfance  
Dans les méandres de ma chambre  
Fermée aux jeux de l'impatience  
Je ne rêvais que de fenêtres  
Et je riais et je criais  
A faire fondre le soleil  
Mais je pleurais à faire rire  
De mon chagrin la terre entière<sup>2</sup>

On imagine aisément, grâce aux photographies d'archives, le brillant Gégène, en bottines de cuir noir d'où dépassaient les chaussettes blanches, en pantalon court et chemise blanche soigneusement fermée au col, déclamer les mains dans le dos devant sa grand-mère, sa mère au corsage bouffant fermé au cou par un camée, sa tante Nini coiffée d'un chapeau tarte et son oncle Lavidière une montre à gousset dans sa poche, rempli de fierté, la moustache napoléonienne de Clément frisant de satisfaction.

Gégène, lui, ne songe qu'à l'enfance.

L'enfance reste chez elle  
A rougir de ses devoirs  
A mériter la vie  
Avec ses jeux de toutes les couleurs  
Ses cahiers tondus ses plumiers acides  
Une main se ferme se pose  
Les mains de l'enfant  
Comme des grenouilles<sup>3</sup>.

Gégène assiste à la vie culturelle locale. Ses parents l'emmènent à la salle Guth ou à la salle du Casino, aux fêtes du Vieux-Pays, aux fêtes du Parc, au Théâtre social, aux fêtes du 14-Juillet, aux banquets de la Sainte-Barbe, au concert de l'Union des femmes de France, aux débats du théâtre du Gymnase et aux conférences. Son père parle à table du romancier Alexandre Pompéry, une célébrité locale, du directeur du cercle artistique Le Carillon, Charles

2. *Poésie ininterrompue*, 1953, *Ailleurs ici partout*, O.C., t. II, p. 666.

3. *L'Amour la Poésie XIII*, O.C., t. I, p. 264.

Marion, qui vient de publier un livre intitulé *Sinistre Greluchard*. Il évoque aussi le poète Edmond Teulet de la Société des poètes français, le poète et dramaturge Jules Princt, auteur du drame *Messidor* et directeur de la troupe populaire du Théâtre aux Champs où l'on déclame des vers d'André Chénier ou les *Bucoliques* de Jules Renard. Jules Princt entraîne les Aulnaisiens dans des rencontres en plein air au parc du Vieux-Pays pour y entendre Baudelaire et Marion déclamés par M. Valbel.

### *L'installation à Paris*

Quand ils achètent leur maison rue du 4-Septembre, les Grindel décident d'habiter Paris, 43, rue Louis-Blanc, dans le X<sup>e</sup> arrondissement. Dorénavant, Aulnay sera réservé aux fins de semaine. Les Grindel deviennent parisiens. Gégène entre à l'école primaire de la rue de Clignancourt où il achève sa scolarité par un prix d'excellence, puis il entre à l'école primaire supérieure Colbert comme boursier.

Petit-bourgeois mais non issu des grandes familles françaises inscrites au lycée, Gégène n'étudiera pas les humanités comme Aragon mais il brillera en anglais et sera récompensé par un premier accessit le 28 juillet 1910. Le dessin lui plaît, bien qu'il ne se sente guère doué pour la peinture. Sa signature, ramassée, étriquée, prouverait à un psychanalyste son introversion et son manque de confiance en lui. On la trouve apposée sur des croquis de l'époque comme *La Porte de ma chambre*, dessin d'un lit et d'une bibliothèque. Gégène aime dessiner des femmes aux toilettes élégantes protégées de l'hiver par de somptueuses fourrures. Il s'essaie aussi à la littérature. Le manuscrit le plus ancien que nous ayons retrouvé de sa main date de 1908. Il s'agit d'une nouvelle en huit feuillets écrite sur un papier d'écolier d'une main appliquée et dans des caractères enfantins, intitulée « Volé ! » et signée de « Grindel fils, 12 ans 1/2<sup>4</sup> ». L'histoire est simple : un jeune garçon tue le chef des bohémiens. « Il ne savait pas le nom qu'il portait ; et pourtant il se souvenait vaguement d'une belle maison. [...] Maltraité, nourri à peine, vivant comme un enfant

4. A l'état de manuscrit, cette nouvelle a été publiée en 1957 par Jean Hugues. Elle fut réimprimée dans *Les Lettres françaises* le 1<sup>er</sup> janvier 1958 avec un dessin de Picasso daté de 1905.

sauvage agile, fort, il souffrait. » En s'enfuyant, l'enfant heurte une branche d'arbre et se tue à son tour, « le crâne défoncé ». « Et il reste là immobile avec les hurlements des chiens pour raison funèbre. »

D'aucuns ont tenté d'analyser cette histoire qui ressemble pourtant à de nombreux autres contes pour enfants. Gégène s'était-il inspiré d'un incident qui était arrivé à l'un de ses cousins égaré dans une forêt ? Devait-on prendre le récit à la lettre et y voir le cas classique de l'enfant qui rêve d'avoir pour parents des princes, et qui dans le cas présent s'inflige une autopunition après avoir supprimé le responsable de son insatisfaction ? Il est préférable de penser que cette histoire, par son rythme et par la violence de la mort étonnamment proche de certains poèmes de Rimbaud (*Le Dormeur du val*), avait été inspirée de quelque conte lu autrefois par l'enfant. Tel est le commentaire pertinent de Jean Marcenac dans le numéro des *Lettres françaises* du 1<sup>er</sup> janvier 1958 :

« N'allons pas chercher dans ce conte [...] ce qu'on ne trouvera point. [...] Reprenant le thème très ancien, très banal de l'enfant volé par les bohémiens, celui qui devait devenir le grand Éluard n'est ici qu'un enfant comme les autres et pas du tout un enfant prodige. Il n'a en partage que ce sérieux et cette maladresse des enfants à poursuivre leur rêve, seule leçon que les poètes demandent à l'enfance, retenant le sérieux, et tâchant de dépasser la maladresse. Mais enfin qu'ai-je à plaider ? Il n'y a nulle perfection dans ces lignes d'écolier. Mais il y a beaucoup plus : le premier balbutiement de la grandeur. Et on ne peut lire sans en être bouleversé cette phrase : "Mais [...] pourtant dans son âme meurtrie et dure il y avait un sentiment de bien pour tous ces gens immondes." Peu importe après cela que l'histoire tourne court, que la morale se contredise et que la mort prenne toute la place, cette mort impensable aux enfants, et qui n'est pour eux qu'un mot. C'est du moins la bonté qui a d'abord été nommée, et avant de rentrer dans la ronde et le jeu, l'enfant de douze ans a eu ce cri, que reprendront le chant et le génie de l'homme... »

Il ne fait cependant aucun doute que Gégène était intérieurement insatisfait de sa vie et du milieu dans lequel il grandissait. Du moins cette vie ne répondait-elle pas totalement à son attente. Il n'avait pas encore rencontré l'alchimie du Verbe, la poésie rimbaldienne qui permettait de refaire le monde selon ses rêves et ses

idéaux, les vers propagandistes qui modifient la vie et la société, ni connu ceux, surréalistes, qui allaient se plaquer sur la vie, la refléter et, par là, en créer une à leur image.

A seize ans, Eugène Paul Grindel ne fréquente guère que sa famille, à l'exception d'un certain Fernand Fontaine, tué le 20 juin 1915, à qui il dédiera un poème du recueil *Le Devoir*, vraisemblablement en juillet ou août 1916, en pleine guerre. D'après l'adresse qu'il inscrit sur la couverture du recueil, le poète est alors mobilisé dans une unité de santé à HOE 18 (hôpital ordinaire d'évacuation). Fernand Fontaine devait être un condisciple d'Eugène à l'école Colbert vers 1911. Dans une lettre à sa mère datée du 28 juillet 1916, le poète écrit : « J'ai fait un poème pour Fontaine et d'autres petits<sup>5</sup>... »

*L'Indépendance est aux garçons.  
Nous la cherchions  
Quand nous étions ensemble.  
Toute la terre, l'homme souffre  
Et ton sang déchire le sol !...  
Ils t'ont laissé au bord d'un gouffre<sup>6</sup> !*

En complet strict et propre, cravaté dès son adolescence, les cheveux gominés et la raie bien tracée à gauche, Eugène se rend régulièrement à Nanterre chez sa tante Nini et chez son oncle Adolphe Lavidière, fréquentant avec plaisir ses cousins, Jeanne (appelée « Choute »), Marcel et sa préférée, la mignonne Berthe. Il n'est pas rare que les Grindel se rendent en vacances à Bray-et-Lû chez la vieille tante Albertine, dont la fille, Mathilde, mariée à Georges Laurent, accapare d'autant plus son filleul qu'elle n'a pas d'enfant. Eugène y retrouve parfois sa cousine Marie, élevée par Albertine depuis le divorce de son frère Albert en 1898, et qui a épousé un ingénieur, Dominique Lambusier, rencontré en Italie. Tous deux vivent à Turin. Gégène voit aussi ses oncles Henri et Émile, que Clément aide régulièrement à trouver du travail.

Délaissant Bray-et-Lû pendant l'été 1910, Jeanne Grindel

5. *Lettres de jeunesse*, p. 101.

6. *O.C.*, t. I, p. 11.

emmène son fils à Wolferschiessen, en Suisse, près de Lucerne. Ils s'installent dans une pension de famille à cinq cents mètres d'altitude et écrivent à Clément, retenu pour affaires, tout le bien qu'ils pensent de cet air sain. Clément répond en leur recommandant de faire des promenades, de se laver les dents et les pieds et de multiplier les bains et l'usage du gant de crin (!), signant ses lettres d'un « Votre petit frère qui vous aime bien » et appelant sa femme « ma grande fille » et son fils « mon petit frère ».

Gégène quitte pour la première fois ses parents l'année suivante. En août 1911, il part à Southampton pour travailler son anglais. Il s'y éprend peut-être d'une jeune fille à qui il écrira mais dont nous n'avons retrouvé aucune trace. Si 1911 est l'année des premières passions, c'est aussi celle des premiers vers, qu'Éluard préférera oublier — il mettra lui-même au pilon *Premiers Poèmes 1913* illustrés par Ciolkowski, à ne pas confondre avec *Premiers Poèmes (1913-1918)*, qui constituera plus tard un choix personnel de l'auteur.

Si la plupart des textes sont inspirés par Gala qu'il rencontrera peu après, *Culte* n'est pas sans rappeler Baudelaire, ses odeurs d'encens et ses parfums religieux envoûtants comme l'opium :

*Dans le temple divin où se meurt la lumière,  
Le prêtre noir et blanc, en son roide camail,  
Murmure lentement une brève prière<sup>7</sup>,*

*Volupté* est un frais rondeau inspiré du printemps et *Ballade de l'inspiration* l'histoire d'un « faiseur de vers » touché par la grâce. Mais les Grindel ne s'encombrent guère de poésie. Leur enfant était adorable lorsqu'il récitait La Fontaine en famille ; on aime le croire doué pour l'écriture, mais il faut songer aux choses sérieuses car ses études dans le primaire supérieur s'achèvent. Mme Grindel rêve d'un fils clerc de notaire qui épouserait la fille du notaire. Et pourquoi pas instituteur ?

Clément a d'autres ambitions pour son fils. Son entreprise lui tend les bras : il travaillera avec lui. Eugène accepte malgré ses réticences intérieures. Pour l'adolescent, on ne peut être que poète ou travailleur. Or, en juillet 1912, son choix est déjà fait.

7. O.C., t. II, p. 714.

### Glion

Eugène n'en accompagne pas moins sa mère en Suisse et séjourne avec elle à la pension Placida, à Glion, au-dessus de Montreux. Il dort dans la même chambre qu'elle au quatrième étage et se plaît à admirer la vue « féerique » sur le lac et les montagnes, ainsi qu'il l'écrivit à son père à qui il demande de les rejoindre au plus tôt. La chambre coûte cinq francs cinquante par jour et par personne. Aux repas, on boit de l'eau alcaline, parfois un peu de vin, à quatre heures du lait. Le dîner est servi sous les arbres, sur la terrasse. Les après-midi se passent en promenades. On monte encore plus haut au-dessus de Montreux par le funiculaire, ou l'on y descend à pied à travers les vignes et les sentes brûlantes de soleil ombragées parfois par un bout de forêt. On lit les nouvelles au petit déjeuner pris aussi sur la terrasse : le voyage de Poincaré en Russie ; les étapes du Tour de France. Eugène s'échappe seul parfois vers les sommets qui dominent la Riviera vaudoise, légèrement enneigés même en plein été, vers Caux et le Rocher-de-Naye.

« Cinq jours après notre arrivée, Paul partit après le déjeuner avec son appareil de photos [...], écrit Mme Grindel à Valentine Hugo. Il revint très tard pour dîner ; il était en nage. Me sachant inquiète il avait couru, couru... Le surlendemain — très courbaturé mais joyeux de ces promenades — il chantait, dansait en faisant sa toilette et faisait voltiger sa serviette. Je lui demandais de se dépêcher car on recevait une amende pour tout retard à table. Il se brossa les dents, le sang partit, il s'inquiéta disant : "Il faut que je soigne mes dents", je lui répondis que ce n'était rien ; c'est alors que le sang jaillit à flots par sa bouche<sup>8</sup>. »

Eugène faisait une hémoptysie.

Mme Grindel télégraphia aussitôt à son mari qui se précipita à Glion (*Le Journal des étrangers de Montreux-Vevey et environs* signale son arrivée à la pension le 10 août). Les médecins l'ayant rassuré sur l'état de santé de son fils, Clément Grindel repartit à Paris. Il ne fallait à Eugène que du calme et du repos, Glion étant à cet égard la station à la mode idéale.

Regrettant ses promenades, Eugène se met à lire davantage dans une chaise longue à l'abri du soleil et réclame des livres à son père : il veut absolument consulter *Drôles de gens* de Docquois,

8. Note de Robert Valette dans *Lettres de jeunesse*, p. 23.

les *Contes de la chandelle* de Montégut, les *Contes de la Normandie* de Maupassant, le magazine *Je sais tout*, *Nos loisirs littéraires*, *Émaux et Camées* dans la collection polychrome, autant d'ouvrages qu'il ne trouve pas à Montreux mais que son père pourra acheter chez Ollendorf à la Chaussée-d'Antin. Clément envoie aussi à son fils des vers de Raoul Ponchon qui commente l'actualité politique dans *Le Journal*.

En attendant ces livres, Eugène écrit des vers, s'essayant à la métrique classique sans en maîtriser les règles :

*Chillon, le vieux manoir, sommeillant dans l'eau claire  
Et sur le lac d'azur mettant sa note sombre,  
Le profil de ses tours se dessinait dans l'ombre  
Éveillant en moi une idée téméraire.*

.....  
*Mais les murs s'écroulant, j'aperçus enchaîné  
Bonivard qui souffrait, étendu sur la pierre*

.....  
*C'était l'heure où l'homme achève sa prière  
Et j'entrevis Biron, chantant la liberté<sup>9</sup>.*

Ce poème fut peut-être commencé à Glion mais il fut certainement achevé à Clavadel en 1913. Il fut copié par la mère du poète. A proximité de Clavadel, Chillon était une prison d'État bâtie au bord du lac Léman. L'un des captifs demeuré célèbre était François de Bonivard, ardent défenseur de la liberté de Genève contre les empiétements du duc de Savoie. Byron l'avait mis en scène dans *Le Prisonnier de Chillon*. Paul Éluard choisira deux fois ce sujet pour deux poèmes différents. « *A mes pieds, j'ai Chillon, le vieux château qui songe/A son passé vaillant<sup>10</sup>* », écrira-t-il la même année en contemplant la forteresse au crépuscule.

Et c'est ainsi que passent août et septembre 1912 entre monts et vallée, où Eugène, affaibli, s'exerce à versicoter avec quelques maladresses vite maîtrisées.

9. O.C., t. II, p. 761.

10. O.C., t. II, p. 712.

### III

## LA RENCONTRE DE PAUL ET GALA

### *Clavadel*

Vers le 15 octobre, Jeanne laisse son fils à Glion et rejoint Paris. Les Grindel quittent en effet la rue Louis-Blanc pour la rue Ordener, dans le XVIII<sup>e</sup> arrondissement. Clément y ouvre une agence immobilière au numéro 3, à l'angle de la rue de la Chapelle où passe chaque jour une quantité impressionnante de voitures. Un endroit stratégique. Les Grindel habitent au premier de cet immeuble bourgeois de quatre étages au portail imposant. L'intérieur est sombre avec un escalier en bois. L'appartement ne possède pas de salle de bains. « Nous nous occupons pour le déménagement, écrit Clément à son fils. Mon petit Gégène, sois bien tranquille. Tous tes livres et tout ce qui est à toi, *moi seul m'en occuperai*<sup>1</sup>. »

Jeanne Grindel rejoint son fils à Glion dès que possible. Face à la froidure de l'hiver qui s'annonce, le docteur Minnich lui conseille d'emmener Eugène à Scamps, son état de santé ne lui permettant pas de redescendre dans la vallée, encore moins d'aller à Paris. Il pourra même être hébergé par un pasteur protestant — ce qui limitera les frais.

« Allez à Lausanne le plus tôt possible, écrit alors Clément à sa femme, et le médecin que vous irez voir pourrait vous indiquer un endroit plus près de la frontière française et aussi bon pour passer l'hiver de façon utile pour la santé de Gégène. Si c'est nécessaire d'aller à Scamps, vous irez. Sinon, tu écriras au pasteur pour lui

---

1. *Lettres de jeunesse*, p. 28.

faire savoir que notre Gégène ne peut pas faire le voyage, un point c'est tout<sup>2</sup>. »

La raison voulant que l'on tente Scamps (ou S-chanf), situé à mille sept cent douze mètres, Clément finit par céder et par accompagner sa femme et son fils pendant trois jours jusqu'à la frontière suisse allemande. Ils partent le 17 novembre 1912. Dès qu'ils arrivent, Jeanne grelotte. Elle se sent isolée du reste du monde. Les autochtones parlent ladin. Les maisons imposantes sont recouvertes de neige en permanence. L'air est aussi pur que glacial. Aussi Eugène fête-t-il ses dix-sept ans à S-chanf avant d'aller consulter sur le conseil de son père un nouveau médecin à Saint-Moritz. Que sa femme ne regarde pas à la dépense ! « Je n'ai plus qu'un seul but dans la vie, écrit-il le 14 décembre 1912 : mon gosse, ma femme, moi. Après nous, les mouches ! » Clément a même thésaurisé en cas de guerre. La rumeur ne court-elle pas qu'un conflit menace ? « En cas de guerre, j'ai déjà pour 11 000 francs en pièces d'or. Avec ça, on ne meurt pas de faim comme avec des billets ou des écus. » Eugène entre donc le 19 décembre au sanatorium de Clavadel, qu'il quittera pendant l'été 1913 pour une permission et définitivement au printemps 1914 (il y reste au moins jusqu'en février 1914).

L'établissement, vieux d'à peine dix ans, dirigé par le docteur Bodmer, se situe au-dessus de la station de Davos à mille six cent quatre-vingt-cinq mètres d'altitude. Soixante chambres au sud sont réparties sur quatre étages. Sur les listes publiées dans *Le Courrier de Davos*, on dénombre sur place une soixantaine de curistes qui paient chacun et par jour douze francs suisses. Eugène semble être le seul Français, les Allemands, les Autrichiens et les Suisses allemands constituant la majorité de la clientèle. L'autre partie des clients est constituée de Russes et d'Anglais.

Jeanne se plaît mieux là qu'à S-chanf. L'endroit est magnifique et pratique puisqu'il est possible de rejoindre la gare la plus proche, Davos-Platz, en moins d'une heure. Elle aime entendre les torrents se jeter le long des pentes, au milieu des forêts de conifères. Clément est donc satisfait. « Avec les soins que notre gosse va avoir et la bonne nourriture, il ne pourra manquer de se remettre d'aplomb avant la fin de l'hiver », lui écrit-il. On se relaie au chevet du malade. Comme Jeanne doit rentrer à Paris, Eugène

---

2. Lettre du 9 novembre 1912, collection Cécile Éluard.

attend son père d'un instant à l'autre. Il écrit à sa mère le 24 janvier 1913 sur sa table de travail au-dessus de laquelle trône un masque de Verlaine :

*Chère mère,*

*A l'heure où tu recevras cette carte, tu seras sans doute avec grand-mère, mais moi j'attendrai papa. Pourvu qu'il puisse arriver, car la neige tombe sans arrêt et il y a presque un mètre. [...] Je fais mes cures dans ma chambre, les fenêtres ouvertes car j'ai des douleurs dans la tête<sup>3</sup>...*

*Le Courrier de Davos* mentionne la présence de Clément Grindel au sanatorium de Clavadel pendant deux semaines. Puis Eugène se retrouve seul pour trois mois. Il suit à la lettre les recommandations du médecin, se promène une heure le matin, une heure l'après-midi, avec un temps de repos au milieu de la promenade. Il contrôle aussi son poids, que le médecin juge trop peu élevé. Sa cure consiste à s'allonger en plein air le plus souvent possible sans tenir compte du froid. Eugène s'applique. Il lit beaucoup et écrit encore des vers quand l'arrivée à Clavadel d'une nouvelle inspiratrice, Helena Dimitriovna Diakonova, une étudiante russe plus connue sous le nom de Gala, surnom qu'elle a adopté vers 1908, va bouleverser sa vie.

Dès son installation à Clavadel, Gala décore sa chambre d'icônes et son lit d'animaux en peluche. Elle se montre plutôt sauvage. Elle ne parle guère qu'au jardinier car, comme elle le dit elle-même, elle hait les « hommes prétentieux » et la « bêtise ». Eugène est immédiatement attiré vers elle. Comment pourrait-il en être autrement ? Ils sont du même âge ; Gala a dix-neuf ans, lui dix-sept. La jeune femme parle français alors qu'Eugène est entouré d'étrangers. Dans ce milieu d'adultes, souvent plus âgés qu'eux, ils apprennent à se connaître. Bientôt une intimité se crée entre eux. Eugène propose à Gala de lui faire découvrir Clavadel. Ils en parcourent ensemble les moindres recoins et admirent ensemble les paysages qui l'entourent, couverts de neige. Il dîne avec elle, se repose avec elle pendant des heures sur des chaises longues, partageant confidences et goûts intellectuels. Le plus souvent, contraints au mutisme pendant leurs heures de repos, Gala et Paul dialoguent entre eux par l'intermédiaire de petites feuilles qu'ils se passent d'une chaise à l'autre. Près d'un profil

3. *Lettres de jeunesse*, p. 29.

d'Éluard tracé au crayon violet, où figure le mot « triangulisme », Gala écrit un jour « Portrait d'un jeune homme, d'un poète de dix-sept ans ». Paul lui demande aussitôt l'identité de ce jeune homme :

— Aujourd'hui, lui répond Gala, le soir vous mangez avec moi.

— Je suis votre disciple ! lui affirme Paul.

Dans *Nuits partagées*, Éluard écrira vingt ans plus tard :

« Que ne puis-je encore, comme au temps de ma jeunesse, me déclarer ton disciple, que ne puis-je encore convenir avec toi que le couteau et ce qu'il coupe sont bien accordés. Le piano et le silence, l'horizon et l'étendue.

« Par ta force et par ta faiblesse, tu croyais pouvoir concilier les désaccords de la présence et les harmonies de l'absence, une union maladroite, naïve, et la science des privations. Mais, plus bas que tout, il y avait l'ennui. Que veux-tu que cet aigle aux yeux crevés retienne de nos nostalgies ?

« Dans les rues, dans les campagnes, cent femmes sont dispersées par toi, tu déchires la ressemblance qui les lie, cent femmes sont réunies par toi et tu ne peux leur donner de nouveaux traits communs et elles ont cent visages, cent visages qui tiennent ta beauté en échec<sup>4</sup>. »

A l'analyse des propos échangés, il semble que Gala sache que Paul écrit des vers. Peut-être même envisage-t-il de les réunir dans un recueil. Pendant l'année 1913, il chargera sa mère d'entrer en contact avec un éditeur à compte d'auteur nommé Eymard qui fera paraître le 1<sup>er</sup> décembre 1914 ses *Premiers Poèmes* en cent onze pages illustrées de quatre vignettes de Ciolkowski et d'un émule de Beardsley. Il n'est d'ailleurs pas exclu qu'Éluard ait rencontré cet éditeur à la Nouvelle Édition française d'Eymard et compagnie pendant sa « permission » de l'été 1913. Ces *Premiers Poèmes* comprennent *Loisirs*, *Pierrot* et *Les Cinq Rondels du tout jeune homme*. Ils ne présentent qu'une structure classique souvent mal maîtrisée. Aux ballades en octosyllabes (*Ballade à la louange de Catulle Mendès* ; *Ballade du fou qui n'eut jamais d'amour* ; *Ballade russe en triolets* ; *Ballade de Pierrot blanc et laid*) succèdent sept sonnets en alexandrins (*L'Oiseau divin* ; *La Grande Folie* ; *Cruauté* ; *L'Essor* ; *Dernière Nuit* ; *Sonnet* ; *Pierrot mouillé* ; *L'Impossible*) et un sonnet hétérométrique, *En campagne*. Des formes de poèmes plus anciennes comme le rondeau,

4. *La Vie immédiate*, O.C., t. I, p. 375.

le rondelet et le rondel ne rebutent pas le poète qui écrit *Rondeau de la suffisance* ; *Rondeau* ; *Volupté* ; *La Déclaration de Pierrot* ; *L'Idylle* ; *Pierrot trompé* ; *Pierrot est mort* ; *Épilogue* ; *Cinq Rondels du tout jeune homme* ; *Retour sous la lune*, et qui se risque même dans une vilanelle (*Visite des amoureux de la nuit à la sépulture de Pierrot*). Autant de réminiscences scolaires ou livresques dans lesquelles on retrouve les accents verlainiens des *Fêtes galantes*.

Ces vers pleins de mélancolie et d'humour mêlés témoignent aussi d'une influence de Jules Laforgue, qu'Éluard va même jusqu'à imiter dans sa tenue vestimentaire. Une photographie prise à Clavadel et reproduite par Robert-D. Valette dans les *Lettres de jeunesse* représente Eugène sur un banc, les jambes croisées, avec un col dur qui l'oblige à tenir la tête droite, une canne et des gants à la main. Éluard n'est-il pas le double de ce poète mort à vingt-sept ans ? Pourtant aucune influence ne se fera sentir par la suite dans la poésie d'Éluard, à l'exception peut-être de la simplicité et du dénuement de ses vers, qu'il tiendra probablement du Laforgue qui écrivait dans *Rêve d'écriture* : « Écrire une prose très claire, très simple (mais gardant toutes ses richesses) mais contournée non péniblement, mais naïvement, du français d'Africaine géniale, du français de Christ. Et y ajouter par des images hors de notre répertoire français, tout en restant directement humaines. Des images d'un Gaspard Hauser qui n'a pas fait ses classes, mais a été au fond de la mort, a fait de la botanique naturelle, est familier avec les ciels et les astres, et les animaux, et les couleurs, et les rues, et les choses bonnes, comme les gâteaux, le tabac, les baisers, l'amour. »

Paul doit également connaître l'édition donnée en 1912 au Mercure de France par Paterné Berrichon des *Œuvres* d'Arthur Rimbaud préfacées par Claudel. Peut-être emprunte-t-il d'ailleurs le titre *Cinq Rondels du tout jeune homme* à l'avertissement aux *Déserts de l'amour* : « Ces écritures-ci sont d'un jeune, tout jeune homme... » Mais Éluard ne semble en revanche emprunter à aucun auteur de l'époque. A-t-il lu Claudel, Saint-John Perse, Cendrars ou Apollinaire ? Alors que paraît en 1913 *Alcools* d'Apollinaire, la facture de ses vers paraît simpliste.

Paul chante des ballades où il se dit aux genoux de la femme aimée (*Ballade du fou qui n'eut jamais d'amour*<sup>5</sup>) et où il loue les

5. O.C., t. II, p. 713.

promesses de Catulle Mendès. Ses sonnets d'une pensée parfois insaisissable n'échappent pas aux clichés baudelairiens. Le poète tente d'atteindre un idéal absolu, une beauté parfaite, mais en contemplant du haut des Idéaux platoniciens le monde et ses réalités il ne trouve que néant.

*Oui, l'Homme a parfois tort d'aspirer tant au faite,*

.....  
*De la pure Beauté semblant lui faire fête.*

.....  
*L'Homme veut s'emparer du rythme souverain,  
S'élançe et, fou d'orgueil, de ses deux bras, étreint  
Le Vide<sup>6</sup>. [...]*

Le suicide du poète Léon Deubel, le Roi de Chimérie, le 12 juin 1913, qui avait renoncé à sa carrière universitaire pour écrire, ne peut qu'inspirer admiration à Éluard.

*Poètes morts de faim en ciselant du rêve,  
Obscurs ou bien connus, tous vos esprits sont grands<sup>7</sup>.*

Éluard connaissait peut-être *La Chanson du pauvre Gaspard* (1902) de Deubel, inspirée du Gaspard Hauser de Verlaine, ses *Sonnets intérieurs* ou ses *Sonnets d'Italie* (1904).

Quelques clins d'œil à la liberté chère à Clément Grindel ne sont pas gratuits : Éluard cite en exergue à l'un de ses textes son contemporain Émile Bergerat, poète, romancier, journaliste et critique d'art, époux de la fille cadette de Théophile Gautier qui a créé le journal *La Vie moderne* ; un autre texte est dédié à Iwan Gilkin, poète belge d'inspiration baudelairienne qui éditera en 1914 l'*Anthologie des écrivains belges de langue française*. En exergue à *Pierrot*, Éluard cite Adolphe Léon Willette, peintre et écrivain polémiste qui a fondé *Le Pierrot* et qui reproduit souvent des Pierrots et des Colombines à côté de tableaux montmartrois. Autres écrivains cités en exergue : Léo Romanet, qui a publié en 1886 *Le Ventre et le Cœur de Pierrot*, une pantomime ; Georges Lorin, auteur de *Pierrot voleur* (1895), et Jacques Normand, avocat poète et romancier qui est joué au Gymnase, à l'Odéon et à

6. O.C., t. II, p. 720.

7. O.C., t. II, p. 730.

la Comédie-Française. Mais avant tout, le poète contemple la nature (*Dans le jardin*), les oiseaux, se complaît dans la rêverie, caricature le Russe et *Napoléon-le-petit*, écrit des hymnes à la lune et admire surtout secrètement une femme.

*C'est une femme bien étrange*

.....  
*Ses cheveux, qu'un feu roux embrase,  
 Croulent, en un rythme mouvant,  
 Sur sa nuque d'ambre vivant.*

*Sur son front brille une topaze,  
 Et l'éclat rauque de ses yeux  
 A parfois des reflets d'or vieux.*

.....  
*Son corps est un poème jaune,*

.....  
*Jamais, il ne me fait l'aumône  
 De s'approcher par trop de moi<sup>8</sup>...*

Mais Eugène est-il prêt à aimer ? Recherche-t-il de l'amour ou de la tendresse ? Il se compare à Don Juan amoureux d'un « être séraphique », d'un « bel ange au front pudique » (*Le jeune homme aime une jeune fille*<sup>9</sup>). Cet ange, c'est Gala. Mais qui est donc Helena Diakonova ?

### **Helena Diakonova**

Helena est une femme aux yeux et aux cheveux sombres, sûre d'elle. Elle est secrète et nerveuse. Dali avancera plus tard que ses parents l'avaient envoyée à Clavadel soigner ses troubles psychiques.

Elle arrive seule à Clavadel le 12 janvier 1913 après avoir quitté la Riviera, où elle était soignée. Elle y restera jusqu'à la première quinzaine d'avril 1914. Elle est née le 26 août 1894 à Kazan sur la Volga. Ses parents se sont séparés. Gala a souffert de cette séparation. Son père, Ivan, employé, est alcoolique ; sa mère, Antonina Petrovna Dessoulina, est sage-femme et puéricultrice.

8. *La Vision*, O.C., t. II, p. 721.

9. O.C., t. II, p. 744.

Elle s'occupe d'enfants handicapés et écrit des livres pour la jeunesse.

Helena a une sœur cadette, Lidia, qui est née huit ans après elle, et deux frères, Vadim, qui mourra de tuberculose, et Nicolas (« Kolia »), qui sera acteur. En 1907, elle devient la condisciple d'Anastasia Tzvetaïeva au gymnase de Potozki à Moscou. Anastasia sera sa meilleure amie. Dans ses *Mémoires*, Anastasia écrit : « Le regard de ses yeux étroits, dévorants, les mouvements de sa bouche volontaire me la rendaient plus chère, plus nécessaire que tous ceux qui me regardaient avec ravissement. Les centres d'intérêt, tous, nous étaient communs : poésie, personnes, et, surgissant dans le tourbillon du goût moderne naissant, caprices. En elle plus qu'en moi, une certaine impulsion de refus ; un haussement de sourcils, un bref éclat de rire faisaient éclater l'effort pour se contenir, elle m'empoignait par la main et nous filions comme des flèches. Son sens de l'humour étonnait. Le rire s'emparait d'elle comme une force naturelle. Il y avait en elle un effarouchement de biche, qui s'extériorisait dans la crispation du rire explosant sur une seule note qui la faisait presque suffoquer. Ses sourcils se haussaient, son étroit visage s'empourprait, elle prenait ses jambes à son cou pour disparaître. Une partie de son être était fuite, esquive de tout ce qui ne lui plaisait pas. Sans condamner, sans calculer, peut-être même sans réaliser, elle tournait les talons. » Elle se souvient alors de l'adolescente en ensemble marin qu'elle a côtoyée au collège, de ses cheveux ramenés en chignon ou en natte, insaisissable, cherchant à nier ce qu'elle venait de dire, gommant ce qu'elle avait livré d'elle-même dès qu'elle s'était confiée, émouvante et émotive, contrôlant ses gestes et ses paroles, riant sans raison.

Deux ans plus tard, la mère de Gala se lie à un avocat, Dmitri Ilyitch Gomberg, qui vit à Moscou dans un appartement luxueux et que Gala adopte comme s'il s'agissait de son véritable père. A Paul qui l'interroge sur sa famille, Gala répond sans doute, énigmatique : « Je suis la fille d'un grand avocat. » Son nom n'est-il pas en réalité Helena (Dmitriovna) Diakonova ? Un ajout qui ne figure pas sur les actes officiels. Mais qui est réellement cette femme insaisissable ? Qui sont ses parents ? Pourquoi est-elle si fragile et si mûre à la fois ? Quelle enfance Helena a-t-elle connue ? Autant de questions qui tourmentent une âme fragile de poète.

Pendant les années de collège, Gala fréquente les Tzvetaïev, rue

Nikitskaïa. Elle se lie d'amitié avec la sœur aînée d'Anastasia : Marina, qui aime la poésie et le théâtre. Marina deviendra une poétesse connue. Lidia, la sœur de Gala, se rappelle combien celle-ci était une bonne élève : « Comme elle était douée, elle a fait des études difficiles avec du grec et du latin ; moi, je suis allée dans un collège où l'on n'enseignait ni le grec ni le latin. C'était bien sûr mon parrain qui nous payait ces écoles. Gala a fait ses deux dernières classes, c'est-à-dire la septième et la huitième, en externe, parce qu'elle était déjà à ce moment-là au sanatorium de Clavadel. [...] C'est pour cette raison qu'elle a passé ses deux derniers examens en dehors du collège. [...] Je voudrais rappeler une qualité qui me semblait propre à notre famille et que ma sœur portait au plus haut. C'était une certaine facilité ou habileté que nous avons chez nous à écrire, parler, sentir une langue étrangère ([...] je l'[son second mari] aidais à corriger ses textes et pourtant l'allemand n'était pas vraiment ma langue !). [...] Vous comprenez ce n'est pas un talent mais une disposition naturelle qui est en nous. »

Et encore :

« Il y a des gens avec qui elle pouvait être spontanément chaleureuse et d'autres avec lesquels elle pouvait se montrer méchante. Je rappelle cette anecdote : nous étions toutes les deux dans un hôtel ; en fait, nous venions tout juste d'arriver et le directeur nous demanda de présenter nos passeports. Et Gala a répondu très sèchement : "Écoutez, avant je veux faire pipi..." »

Au printemps 1912 on retrouve Gala aux côtés d'Anastasia à « Biau Cite » ou « Biau Rivage » (Beausoleil ?) sur la Côte d'Azur. Elle y soigne déjà un début de tuberculose. « Elle pointa un long doigt brun sur mon chapeau, mon manteau, écrira Anastasia quand elle sera vieille, et, levant ses épais sourcils au-dessus de ses étroits yeux bruns de Chinoise, elle s'étrangla de rire : pour elle, j'étais "Aska", une gamine qui jouait à la "dame" ; et je pouffai avec elle. »

Quand elle arrive à Clavadel, Eugène se montre heureux de pouvoir enfin discuter avec quelqu'un qui connaît le français. Car Gala parle presque couramment l'allemand et le français, qu'elle a appris grâce à sa gouvernante suisse Mlle Kisch. Paul est ébloui par sa culture. Les connaissances de Gala sont celles de l'intelligentsia russe. Elle-même a évolué dans un milieu social privilégié. Elle connaît les œuvres de Tolstoï, de Dostoïevski, de Gorki

ou de Belyï, des poètes contemporains, les symbolistes russes. Elle apprécie particulièrement Alexandre Blok qui la fait songer à son pays. Elle apprend à Eugène l'histoire de la poésie française grâce à des anthologies, lui révèle les tourments de son pays, la guerre qui menace, les vieilles idées qui s'écroulent. Dans un sonnet aux accents baudelairiens, Eugène lui répond :

*Ne pouvant pas entrer dans la voie inconnue,  
La vieille Humanité succombait toute nue*<sup>10</sup>.

Si Eugène ressent de l'admiration pour ce professeur plein de charme, il est également séduit par cette femme sensuelle et mystérieuse, même si celle-ci ne se livre pas tout entière.

— *Je baiserais partout, au centre de vous, en haut et en bas,  
et quand, tout émue, tu frissonneras, j'aurai dans mes bras  
la coupe non bue que j'épuiserai, non sans intérêt*<sup>11</sup>.

Eugène se considère parfois comme un pantin et le titre de son poème, *Le Pantin à la femme*, n'est pas sans rappeler *La Femme et le Pantin* de Pierre Louÿs. Cette retenue et cette pudeur chères au poète de dix-sept ans sont propres à sa nature. « Si je fais tout avec toi, lui écrit Gala, [...] ce que je suis certaine que avec toi, parce que je t'aime, tout est pur, tout est beau, tout est juste<sup>12</sup>. » Les caresses ne salissent-elles pas le pur amour ? Gala l'encourage : « J'avais besoin de ta douceur, écrira-t-elle quelque temps plus tard [...]. Si ça tu trouves vicieux, mal, pardonne-le-moi. [...] Ne pense pas jamais de mal de nos caresses passées. »

L'image du Pierrot traditionnel des romantiques, si présente dans les *Premiers Poèmes*, insiste sur la pureté et la naïveté au milieu du monde terrestre bas et vulgaire. On peut donc y voir un symbole repris à la tradition romantique mais aussi un souvenir de *La Baraque de foire* du symboliste russe Blok, dont le personnage central est un Pierrot et que Gala devait connaître parce qu'il avait fait scandale à Moscou.

10. *Dernière Nuit*, O.C., t. II, p. 728.

11. O.C., t. II, p. 752.

12. *Lettres à Gala*, p. 378.

*Mon Pierrot, à moi est tout blanc,  
Rêveur, assez peu terre à terre ;*

.....  
*Et ce grand enfant, ce naïf  
N'a jamais rien d'un Lovelace :  
Sa pureté faisant récif  
Au mal qui recule et se lasse<sup>13</sup>.*

Toutefois, ce visage blanc de Pierrot ne manque pas de sensualité.

*L'on me croit fou de chasteté  
Je suis moins qu'on se l'imagine,  
Ennemi de la volupté<sup>14</sup> :*

De nombreuses photographies représentent Paul et Gala ensemble au sanatorium, elle allongée, lui debout derrière elle, ou en promenade, elle avec son manteau au col de fourrure et lui en costume, le chapeau légèrement incliné sur des yeux bleus pétillants de contentement. Quand un bal costumé est prévu au sanatorium, Gala et Paul se rendent à Davos pour acheter les accessoires nécessaires à la création de leurs costumes. Une photographie les représente en Pierrots, fardés de blanc. Plus que les poèmes, ce sont les lettres à Gala de 1916 qui nous révèlent combien la passion entre Eugène et la jeune Russe était grande. Aux prémices de l'amour répondent les traditionnelles jalousies et les réconciliations.

« A Clavadel, lui écrit Gala trois ans plus tard, quand tu étais bien avec Mlle..., je priais alors Dieu, peut-être pour la première fois, qu'Il me rende mon garçon adoré<sup>15</sup>. »

Mais Gala n'est pas en reste. Elle aussi soulève les questions et la colère d'Eugène.

« Si je donnais ma main [aux hommes], se justifie-t-elle, c'était comme au monne ou pour qu'ils me laissent tranquille, ils le savaient tous très bien. Et après il le savait aussi que le méprise, que je le hais. »

Gala sert d'initiatrice et de maître à penser mais elle souhaite

13. *O.C.*, t. II, p. 733.

14. *O.C.*, t. II, p. 740.

15. *Lettres à Gala*, p. 395.

vite davantage. Sensuelle et troublante, plus mûre qu'Eugène, elle ne peut qu'affoler l'adolescent qui découvre l'amour. Pendant toute l'année 1913, Eugène se laisse séduire. Clavadel devient une prison dorée où la neige scintille sous le soleil, où le printemps s'harmonise à leur jeunesse, où l'on échange des dialogues amoureux et intellectuels, où l'on se jure fidélité éternelle, où l'on se querelle pour se réconcilier aussitôt, où l'on flirte, où l'on observe d'éventuels rivaux du coin de l'œil.

Gala entraîne Eugène dans une aventure passionnée où chacun a le temps de découvrir l'autre. Ils ne vivent bientôt plus que l'un pour l'autre, excluant le monde qui les entoure même si Jeanne Grindel vient passer quelques jours à Clavadel pour voir son fils. Elle qui a toujours choyé son fils unique ne peut accepter de le voir accaparé par une jeune femme, une intrigante sans doute... Eugène préfère suivre les sentes forestières en compagnie de Gala, s'asseoir au pied d'un arbre, l'embrasser ou lui dire un poème et se laisser entraîner par sa fougue personnelle un peu folle. Jeanne est sans doute peinée. Eugène a changé. Il lui échappe. Parler littérature, c'est bien, mais il lui faut un métier. Son fils doit avoir les pieds sur terre et ce n'est pas cette Gala qui le convaincra. Des échanges de lettres intraitables s'établissent entre les Grindel et leur fils. Qu'Eugène laisse tomber cette Russe, cette exaltée qu'il adore ! Que connaît-il de l'amour ? Il doit rencontrer d'autres femmes...

Mais Gala a un immense avantage sur les Grindel : elle est sans cesse aux côtés d'Eugène et Eugène ne demande qu'à être aimé. Ils partagent les mêmes goûts et la même vision de la vie.

— Tu es bientôt majeur, lui dit Gala. Qu'importent tes parents ! Nous nous marierons alors...

Se marier ? D'un simple flirt à la passion puis à l'idolâtrie, l'amour d'Eugène devient son unique raison d'être. Oui, il épousera Gala, Gala sans qui il n'envisage plus de vivre, Gala l'Unique, Gala l'Inspiratrice, la Femme de sa vie.

### *Une permission de courte durée*

Après six mois de sanatorium et... d'amour, la santé d'Eugène semble bien meilleure. En fait, le médecin demeure réservé. De ce long séjour à Clavadel, nous ne possédons qu'un rapport de radioscopie ou de visite médicale en date du 16 août 1913. Le

docteur Bodmer est formel : si Eugène quitte Clavadel, ce ne peut être que pour une courte durée, à condition qu'il se rende à la campagne et non dans la capitale française. Trois semaines lui semblent une période raisonnable. Eugène ne pourra pas se rendre à Paris plus d'un jour par semaine.

Le rapport de radioscopie comporte un tracé au niveau des côtes supérieures gauche soulignant une zone opaque, et le médecin a placé des indications sous la clavicule gauche avec cette précision : « Râles secs après toux. » Eugène, qui se sent en parfaite santé, n'accepte guère les réserves du docteur Bodmer. Il écrit à sa mère en lui conseillant de le laisser aller à Glion, à Lausanne ou à Genève pour consulter d'autres médecins, mais il ne semble pas qu'Eugène ait été à Glion à cette époque. Sa permission a été allongée, comme l'atteste un certificat médical, du 30 août au 20 octobre 1913. Pourtant, *Le Courrier de Davos* mentionne sa présence à Clavadel avec son père (appelé « le Mont Blanc ») au mois de septembre. Il est donc certain qu'Eugène fut absent du sanatorium pendant vingt jours, peut-être pendant près de deux mois.

Au mois de décembre paraissent ses *Premiers Poèmes*. Jean Rye écrit dans la *Revue des œuvres nouvelles de littérature et de théâtre* datée d'avril 1914 : « Ce jeune poète a des idées ; il en a peut-être trop ; il en résulte un chaos et une incohérence parfois fatigante pour le lecteur. Défaut de jeunesse que nous voudrions pouvoir constater encore en nous. Nous dirons donc avec l'auteur : Ce jeune homme exagère, mais cela lui passera. »

Le sonnet *Les Saintes Femmes* paraît alors dans la revue *Les Lettres nouvelles*, signé Paul Éluard Grindel. Si Éluard conserve encore son patronyme, il supprime le prénom de son père. Paul écrit *Les Saintes Femmes* pour sa mère, sans doute à l'occasion de la Sainte-Jeanne, célébrée dans le foyer familial chaque année le 21 août. Mais il est caractéristique que Paul n'ait pas fait figurer ce poème dans ses *Premiers Poèmes*. Recherchait-il une unité dans cette symbiose de nature et d'amour éloignée de tout lien parental que représentait Clavadel ? Jugeait-il le poème dédié à sa mère peu digne de son premier recueil ? Il se passionne alors non seulement pour Verlaine mais aussi pour les poètes symbolistes, comme en témoigne cette annonce publiée dans la *Revue des œuvres nouvelles* : « Je cherche les livres suivants : Jules Laforgue

de Mauclair ; les *Poésies* d'Henry Bataille ; les *Poésies* de Rémy de Gourmont-Andresser ; offres à P.E.G., *Revue des œuvres nouvelles*. »

En novembre 1913, Éluard prépare un nouveau recueil : le *Dialogue des inutiles*, qu'il envisage de confier à la *Revue des œuvres nouvelles* à compte d'auteur. Il souhaite limiter le tirage à cent exemplaires, deux cent cinquante exemplaires revenant à la somme de soixante-quinze francs. « J'ai reçu, écrit-il, une réponse de la *Revue des œuvres nouvelles* pour l'édition de ma plaquette<sup>16</sup>. » Vu le titre, il semble qu'Éluard ait écrit ce recueil quand il était malade et contraint au repos. En 1918, il déclarera encore dans les *Poèmes pour la paix* : « J'ai eu longtemps un visage inutile<sup>17</sup>. » Mais le *Dialogue des inutiles* va finalement paraître aux *Œuvres nouvelles* début 1914. C'est une plaquette de trois pages et de quatorze poèmes inspirée de Paul Fort. Éluard y choisit le poème en prose et la forme dialoguée sur un ton désinvolte, ironique et proche du marivaudage. Il parle à la place de Gala, et la préface est signée d'une mystérieuse « Reine de Paleùlgnn » qui est peut-être l'anagramme « arrangé » de Paul Eugène Grindel, ou plutôt, comme le suggère Lucien Scheler, qui considère que Gala est l'auteur de la préface, celle de « À P.E.G., un rien d'Ellen », à moins que l'on ne préfère la trouvaille de Georges Perec : « Paul Eugène ne renie rien du génie d'Ellen » et réciproquement... ou encore « Une page d'Ellen réunie à une page de Paul Eugène », Ellen étant bien sûr Helena anglicisé, la mode étant à l'anglomanie.

— *Je t'aime, je ne t'aime pas. Combien de fois j'ai entendu ce refrain-là*<sup>18</sup>.

Des vers qui déplairaient à Mme Grindel, comme en témoigne le poème *Le fou parle* qui paraît en janvier 1914 dans la revue provençale *Le Feu*. Émile Sicard rassure Éluard dès la réception du texte : « Mon cher Confrère, j'ai reçu votre poème qui est très, très bien. Pourquoi pensez-vous que *Le Feu* n'aurait pu l'accepter ? Il y a dans l'encombrement moderne toujours de la place pour ceux qui, comme vous, ont un talent original et sensible. »

16. *Lettres à Gala*, p. 31.

17. *O.C.*, t. I, p. 33.

18. *O.C.*, t. II, p. 754.

Ce poème sera publié dans le recueil *Doubles d'ombre* et repris dans *Premiers Poèmes* (1948).

*C'est ma mère, monsieur, avec ma fiancée.*

.....

*Ma mère a pleuré sur moi, qui sanglotais*

*Pour l'autre, refusant d'être à moi tout à fait<sup>19</sup> ;*

Face à la jalousie de Jeanne, Gala écrira plus tard à Éluard : « Ta mère est vraiment amoureuse de toi. »

Gala et Paul se résignent : ils devront se marier, mais, en attendant, Gala retourne en Russie et Paul à Paris dès février ou avril 1914. Bien qu'il soit en apparence totalement guéri, sa santé reste fragile.

19. O.C., t. I, p. 3.

#### IV

### LA GUERRE

#### *La solitude*

En quittant Clavadel, Paul ne peut que se montrer attristé. Il laisse un paysage de rêve où se sont épanouis son talent poétique et ses sentiments, pour retrouver une ville bruyante et polluée. En outre, il n'est pas certain de revoir un jour Gala. Les propos de son père sur ses affaires immobilières lui semblent bien ternes à côté des dialogues poétiques qu'il avait avec Gala. On ne parle dans la presse et dans les rues que d'un conflit qui menace. Si la guerre éclate, comment reverra-t-il Gala, que sa mère hait chaque jour davantage ? Car si elle a connu Gala à Davos pendant l'été 1913, Jeanne a ensuite refusé de la rencontrer. Le jeune poète se trouve déchiré entre deux femmes qu'il aime, et l'on imagine aisément les sermons que sa mère devait lui faire pour couper court à cette idylle, les bouderies de Paul qui s'ensuivaient et la rage de Jeanne de ne pas parvenir à ses fins. Situation d'adolescent en conflit avec sa mère. Heurts, pleurs, disputes et réconciliations.

*Une vieille, tant mère  
Qu'elle a tout consolé  
Tout contrôlé, volé  
De ses yeux défunts  
Comme un mauvais parfum<sup>1</sup>.*

Paul ne supporte pas de faire souffrir sa mère. Pendant la guerre, il se le reprochera encore comme il se repentira d'un passé

---

1. O.C., t. I, p. 23

détestable où il fréquentait probablement des femmes de passage. Cherche-t-il un baume à ses blessures ? Veut-il chasser Gala de ses pensées ? Rien ne peut lui faire oublier la jeune Russe.

Un texte autographe d'Éluard relié dans son exemplaire d'*Au défaut du silence* (1925) semble avoir été écrit à cette époque ; tel est du moins l'avis de Jean-Charles Gateau qui y décèle des accents dignes de Paul Fort et un style « voisin de celui du *Dialogue des inutiles* » :

*Je voudrais tout revoir parce que le ciel est rose et bleu  
vaguement, et parce que je suis calme, très calme, sous le  
charme de la paix et du silence de ce soir.*

*Je voudrais tout revoir, mais seulement comme un vieux qui  
se rappelle agréablement et sans vibrer son passé.*

Paul voudrait tout revoir, et en particulier Gala, dont il attend des nouvelles avec impatience. C'est à Montmorency que lui parviennent les lettres de la jeune Russe au moment où l'archiduc François-Ferdinand et son épouse sont assassinés dans la ville bosniaque de Sarajevo. Ses parents ont loué pour lui une villa au 28, rue Saint-Jacques afin qu'il y respire l'air de la campagne. Paul y reçoit notamment du courrier en provenance de Stavropol dans le Caucase et il y fréquente les salles obscures.

### *La situation de la France*

En cet été 1914, bien qu'il souhaite seulement apporter son soutien à l'Autriche, le gouvernement allemand ne peut ignorer les exigences de son état-major, qui veut d'abord régler la question sur le front de l'Ouest. L'Allemagne envoie le 31 juillet un ultimatum à la France afin qu'elle reste neutre en cas de conflit entre l'Allemagne et la Russie. Comme la France répond qu'elle fera ce que lui commandent ses intérêts, l'ambassadeur d'Allemagne, von Schoen, apporte le 3 août à Viviani la déclaration de guerre de son pays, la mobilisation générale ayant commencé en Allemagne et en France le 1<sup>er</sup> août. Les prétextes de la déclaration de guerre sont les violations de frontières et le prétendu bombardement de Nuremberg par un avion français. Le 2 août au soir, l'armée allemande a déjà envahi le Luxembourg. Le 4, à 8 heures du matin, la Belgique, pourtant neutre, est également envahie.

VIOLAINE VANOYEKE  
PAUL ELUARD



Reconnu comme l'un des plus grands poètes, Paul Eluard (1895-1952) eut une vie de roman. Tuberculeux, il connaît très jeune l'existence des sanatoriums suisses. Il y rencontre une jeune femme russe étrange et fascinante, Gala. Puis il rejoint le mouvement surréaliste dont il devient une figure de proue aux côtés de Breton, Aragon, Soupault, tout en gardant sa liberté d'écriture. Il travaille avec les plus grands artistes de son temps, Picasso, Poulenc, Max Ernst, Dali. Ce dernier lui prendra Gala, le laissant inconsolable.

Inséparable de l'histoire intellectuelle du début du siècle et de sa formidable effervescence, la vie d'Eluard l'est aussi de l'Histoire et de ses mouvements politiques. Eluard adhère au parti communiste tout en préservant sa liberté d'action. Il devient alors le poète engagé et résistant, l'inoubliable auteur de *Liberté, j'écris ton nom*.

S'appuyant sur de nombreux témoignages inédits, Violaine Vanoyeke nous offre le portrait d'une époque majestueuse et d'un homme généreux et sensuel aimant le jeu et la provocation, sincère et attachant, en un mot humain.

Professeur de littérature française mais aussi conférencière, linguiste, latiniste et helléniste, Violaine Vanoyeke est romancière (*Les Schuller*, *Messaline*) et poète. Editrice et directrice de collections (notamment aux éditions Critérian depuis 1992), elle est également productrice d'émissions littéraires (depuis 1980) dans lesquelles elle a raconté plus de mille biographies. Elle fut critique littéraire au *Quotidien de Paris* de 1990 à 1994.

174359-0

ISBN 2-260-01267-1



9 782260 012672

BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE



3 7502 01282219 5

150 FF ttc

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1<sup>er</sup> mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX<sup>e</sup> siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

\*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en accord avec l'éditeur du livre original, qui dispose d'une licence exclusive confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1<sup>er</sup> mars 2012.

Avec le soutien du

